

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 26

Artikel: Eloquence du coeur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 27 juin 1914 : A Genève, il y a un siècle. — La chère à la Lolo (Marc à Louis). — Un chant par mois. — Rassurée. — Autour du foyer, en 1830 (A suivre) (L. Lambosy). — Une question délicate (J. M.).

A GENÈVE, IL Y A UN SIÈCLE

I

DANS huit jours commenceront à Genève les fêtes par lesquelles nos confédérés se proposent de célébrer le centenaire de l'entrée de leur canton dans la Confédération suisse. Ces fêtes dureront toute une semaine. Elles promettent d'être fort belles. Le souvenir des événements et des hommes de 1814 sera évoqué notamment dans un spectacle en quatre actes, analogue à l'inoubliable *Festival vaudois* de 1903, et dont la musique est aussi de M. Jaques-Dalcroze. Beaucoup de Vaudois assisteront à ces représentations.

Pour comprendre la joie avec laquelle les Genevois se disposent à fêter leur réunion définitive avec la Suisse, il faut se reporter au temps où, de par le droit du plus fort, leur république était devenue un simple département de la France (1798-1814). Pendant toute cette période, ils furent traités comme le sont aujourd'hui les Alsaciens. Wernes-Précott, dans ses *Souvenirs d'un octogénaire*, conte à ce propos des épisodes caractéristiques. En voici un :

« 1810. — Un soir d'hiver, deux Genevois sortaient assez tard du café de Bel-Air : « Quel temps affreux ! » dit l'un d'eux à son camarade ; n'importe ! en avant ! jamais un Genevois n'a peur de la pluie. » — Il n'y a pas de Genevois ici, entends-tu, pékin ! s'écria un militaire, accompagné de plusieurs autres, il n'y a plus que des Français dans votre Genève ! » Et en même temps il secouait violemment notre concitoyen. On mit promptement habit bas tout en allant dégainer à la lueur du prochain reverbère. Le provocateur reçut un coup de pointe à la poitrine, qui lui apprit qu'il y avait encore des Genevois et des maîtres d'armes à Genève. »

Ce qui suit fera encore mieux comprendre combien ardemment les Genevois soupiraient après leur libération :

« 1811. — D'un bout de l'Europe à l'autre, tout est bouleversé ; la vie devient tous les jours plus chère et les ressources diminuent.

Cependant, le vendredi 30 mars, on a ordonné des fêtes somptueuses à Genève à l'occasion de la naissance du roi de Rome. On avait distribué dans la journée une pièce de vers imprimée sur mauvais papier, signée Dufrenoy :

Lève-toi, peuple de Lutèce,
Peuple de Rome, lève-toi,
Chantez des hymnes d'allégresse,
Je vous annonce un nouveau roi...

Voici, par contre, une effusion poétique d'un autre genre, qui a été placardée au Molard, et qui a causé un grand scandale à la préfecture :

Ventre vuide, le 30 mars 1811.

O grand Napoléon,
Tu vois ce peuple immense
Qui sans pain ni vin
Célèbre ta naissance.
Puisse le Destin
Pour accomplir tes vœux
Te faire autant de bien
Que ton peuple est heureux !

GRANDE MISÈRE, maire,

Le premier qui ôtera cela, que le diable lui casse les doigts !

Pour copie conforme :
CRÉVEFAM.

Ces fêtes, y compris l'envoi d'une députation, à Paris, coûtaient 25,000 francs à la ville de Genève, ce qui, dans ce temps de malheur, n'était pas de nature à réchauffer l'esprit public.

« 1812. — La rupture avec la Russie est complète. Napoléon déclare la guerre à son ancien ami. On a de la peine à croire à cette tentative insensée d'une marche sur Saint-Petersbourg, mais il faut se rendre à l'évidence. Ainsi se vérifie le mot de Decrét, ministre de la marine, au maréchal Marmont : « Mon cher, soyez sûr que cet homme nous fera sauter la fenêtre cul par dessus tête. »

A la première nouvelle parvenue à Genève de cette étonnante équipée, chacun se pose cette même question que le fameux baron Stein, alors à Saint-Petersbourg : « En reviendra-t-il ? »

Le dimanche 6 décembre, un arrêté du maire ordonne que toutes les maisons seront illuminées ce soir à l'occasion de la fête de S. M. l'empereur et roi.

Pour ajouter à cette joie de commande, on apprend que le duc de Rovigo a été obligé de doubler le nombre des colonnes mobiles employées à « faire marcher à la gloire » les innombrables réfractaires et déserteurs.

C'était sous les fenêtres de la maison Vernet, contre la grille, au bout de la promenade de Saint-Antoine, que l'on faisait subir une première inspection aux recrues venant de la Savoie. Pauvres enfants arrachés aux bras d'une mère, d'une sœur, d'une amie, et qui ne pouvaient retenir leurs pleurs ! Que j'en ai observé là de ces scènes désolantes, sans compter les jeunes déserteurs que j'ai vu fusiller dans le fossé sur lequel s'élevaient à présent les maisons du cours des Bastions !

« Mardi 22 décembre. — Cette après-midi, à quatre heures, au moment où je traversais la place de la Madeleine, par un temps sombre et froid, on criait le fameux 29^e bulletin de la grande armée. On peut supposer, sans trop se hasarder, que le mal est trois ou quatre fois plus grand qu'il ne l'avoue.

L'opinion est unanime dans Genève : ce bulletin ouvre au monde une ère nouvelle. »

« 1813. — Cette année à jamais chère aux cœurs genevois, commença d'une manière honorable pour le pays : le Consistoire refusa d'envoyer une adresse de félicitation, pour son « heureux » retour de Russie.

Mardi 21 décembre. — Le comte de Bunab

(général autrichien) a traversé le Rhin à Bâle et est en marche sur Genève.

Le général Desaix est arrivé dans notre ville, cherchant des moyens de défense.

Dimanche 26 décembre. — Cet après-midi à trois heures, notre préfet, le baron Capelle, est monté en voiture dans la cour de la Préfecture pour nous quitter. Un coup de fusil parti ce matin par mégarde l'avait vivement alarmé.

Mercredi 29 décembre. — Les Français font sur les remparts de Cornavin des simulacres de défense. Les murailles sont couvertes de sacs de terre. On a fait couper une partie des beaux arbres de Cornavin. Les portes de la ville sont fermées. Les avant-postes des Autrichiens sont établis dans les prés de Malagny-Genthod.

Jeudi 30 décembre. — Un caporal, devenu plus tard colonel, M. Massé de la Rue, après avoir poussé les derniers Français battant en retraite par la porte Neuve, a fermé la dernière porte à double tour, a posé la clef sur la table du poste et a dit : « C'est la clef du ménage, ne la laissons pas reprendre. »

Que de bienveillance pour ces 1500 Français qui avaient traversé paisiblement nos rues ! Partout on vit des paysans accompagner et soutenir pendant plusieurs heures les écopés et les malades.

Victor Dupont, jeune peintre genevois, ignorant les événements, était venu de Paris à pied pour satisfaire à la conscription. Il ne lui restait que quelques sous. Arrivé à Gex, il rencontra plusieurs soldats français qui se retiraient. Quand il eut appris de leur bouche ce qui se passait, il leur donna sa bourse. « Je leur payai même une picholette », écrit-il dans son journal.

Vers une heure après-midi, la colonne autrichienne, forte de 12,000 hommes, a fait son entrée dans la ville.

Ainsi que beaucoup d'autres jeunes garçons, j'ai été distribué à ces braves gens le contenu d'un panier : jambon, pain et deux flacons d'eau de vie... M. Mallet a raconté l'exclamation de cette bonne ménagère disant à ses voisines : « Ah ! que ma foi, on a bien raison de répéter en parlant de ces gloutons, qu'ils ont des estomacs d'Autriche ! »

Les têtes dures. — Deux épouses un peu blâsées causent de leurs « chers » maris.

— Vous ne pouvez vous figurer, ma chère, combien ce pauvre Charles a la tête dure !

— Et Henri... La sienne est vraiment de fer : les assiettes vont s'y briser comme rien !

Eloquence du cœur. — Il y a longtemps, chers concitoyens, que l'agriculture est en honneur dans nos campagnes...

Oui, chers amis, cette coupe sera un lien de plus entre nous.